

QUELLE L'AURAIT DONC GIFLÉE DE BON CŒUR



Madame Sucrefin. — Quand je te dis que mon mari vient de m'acheter un piano de \$800 !

Madame Aigresur, (sa meilleure amie). — Que c'est gentil ! Mais alors, pour un instrument de cette valeur, tu vas être obligée de prendre des leçons de musique.

LE SALUT CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES

Aux îles Philippines, on se prend la main l'un à l'autre et l'on s'en frotte le visage. Si l'on tient à marquer une vénération particulière à un vieillard ou à une dame, on lui prend le pied droit et l'on s'en caresse lentement le menton.

Dans les districts du Sund, on prend le pied droit de la personne qu'on veut saluer et on se le met sur la tête.

A la Nouvelle-Guinée, on place des feuilles sur le crâne de celui à qui on veut faire une politesse.

Les Lapons appuient fortement le nez sur le nez de la personne qu'ils saluent. Plus on a le nez camus ou écrasé, plus il est vraisemblable qu'on a été salué en ce monde.

Les Taitiens se comportent de même. Pourtant ils sont suspects d'avoir modifié à son avantage une courtoisie assez raffinée ; on assure que c'est par trois fois qu'ils se cognent agréablement le nez contre le nez du prochain.

L'Éthiopien saisit la robe de l'ami qu'il salue et la noue autour de lui, de manière à laisser cet ami presque nu. Dans un pays aussi chaud et où l'on ne peut être trop légèrement vêtu, cela ne laisse point d'être bien imaginé.

Les Japonais se saluent en ôtant une de leurs pantouffles. Les habitants d'Astrakan, qui, moins partisans du luxe et du confort que les Japonais, ne portent point de pantouffles, ôtent une de leurs sandales.

Les habitants de la côte d'Afrique s'accostent en se serrant trois fois le second doigt.

Les naturels de Carmène sont des peuplades héroïques et qui rappellent les touchantes aventures du pélican. Ils s'ouvrent une veine et offrent du sang à leurs amis en guise de breuvage.

— "Bois, disent-ils, bois, si tu m'aimes ; si tu ne bois pas, je te tue." Il est rare, vous pensez bien, qu'on s'excuse et qu'on réponde : — "Merci, je n'ai pas soif."

En Chine, le salut officiel consiste à se croiser

les bras sur la poitrine en inclinant à plusieurs reprises le front vers la terre.

Dans le midi de la Chine, on s'enquête ainsi : *Y a fan ?* Ce qui veut dire : As-tu mangé ton riz ?

Il n'est pas de sollicitude plus touchante, bien qu'elle ressemble un peu à cette apostrophe non moins touchante dont nous gratifions nos perroquets : "As-tu déjeuné, Jacquot ?" En voilà assez, n'est-ce pas ? Retournons en Europe.

Les anciens Hollandais, nation de navigateurs et de commerçants, s'informaient avant toutes choses de leurs affaires. Ils disaient : *Hoë wart are ?* "Comment naviguons-nous ?" Qui naviguait bien devait naturellement jouir d'une santé parfaite.

Aujourd'hui, à La Haye et à Amsterdam, on se demande les uns aux autres : *Smaa kelye ven ?* "Avez-vous un bon dîner ?"

On m'assure que les canotiers de Paris, quand ils vont à Asnières ou à Bougival, ne s'adressent guère d'autres questions.

A Londres et à Paris, on se demande : Comment vous portez-vous ? Mais au Caire où la peau sèche est le symptôme d'une maladie grave, il est bon de s'informer de la peau de ses amis et connaissances et de leur dire : Comment suez-vous ?

Ne riez pas, chers lecteurs, de ces formules de bonne amitié, quelque excentriques et même déraisonnables qu'elles vous paraissent ; ne blâmez pas trop ces prosternements et ces révérences qui vont ici de droite à gauche et là de gauche à droite. J'ai voulu vous les rappeler aujourd'hui pour n'en tirer que le sentiment exquis et la pensée délicate. Cette pensée et ce sentiment se cachent çà et là sous le voile, souvent absurde et grotesque, des traditions et des coutumes. Mais partout la main qui presse la main, le sourire qui répond au sourire, le regard qui sollicite le regard, cherchent à faire entendre que l'homme est né frère et ami et que partout il veut et doit se reconnaître et s'aimer.

Voilà, selon moi, la philosophie des "saluts."

LES DEUX RATS

Certain rat de campagne, en son modeste gîte, De certain rat de ville eut un jour la visite : Ils étaient vieux amis ; quel plaisir de se voir ! Le maître du logis veut, selon son pouvoir, Régaler l'étranger ; il vivait de ménage, Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village, Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger, Des noix, des raisins secs ; le citadin, à table, Mange du bout des dents, trouve tout détestable ; Il va chercher au fond de son garde-manger. "Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement, Dans un trou de campagne enterré tout vivant ? Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile ; Venez voir de quel air nous vivons à la ville : Hélas ! nous ne faisons que passer ici-bas ; Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas : Ils meurent tout entiers, et leur philosophie Doit être de jouir d'une si courte vie, D'y chercher le plaisir : qui s'en passe est bien fou." L'autre, persuadé, saute hors de son trou. Vers la ville, à l'instant, ils trottent côte à côte ; Ils arrivent de nuit. La muraille était haute. La porte était fermée ; heureusement, nos gens Passent sans être vus, sous le seuil se glissant. Dans un riche logis nos voyageurs descendent ; A la salle à manger promptement ils se rendent. Sur un buffet ouvert, trente plats desservis Du souper de la veille étalaient les débris. L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce, Introduit son ami, fait les honneurs, le place, Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant, Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant. Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance, Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance, Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats ; Ils étaient au buffet ; ils se jettent en bas, Courent, mourant de peur, tout autour de la salle... Pas un trou... De vingt chats une bande infernale Par de longs miaulements redouble leur effroi. "Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi, Dit le bon campagnard : mon humble solitude Me garantit du bruit et de l'inquiétude ; Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu, J'y mange en paix du moins, et j'y retourne... Adieu."

DÉGOUTÉS

Entre voleurs.

Jack. — Pénétrons chez Thompson ce soir ! J'ai une clef pour sa porte de cuisine.

Jim. — Tu badines ! A quoi bon ? Thompson a payé son compte de gaz cette après-midi.